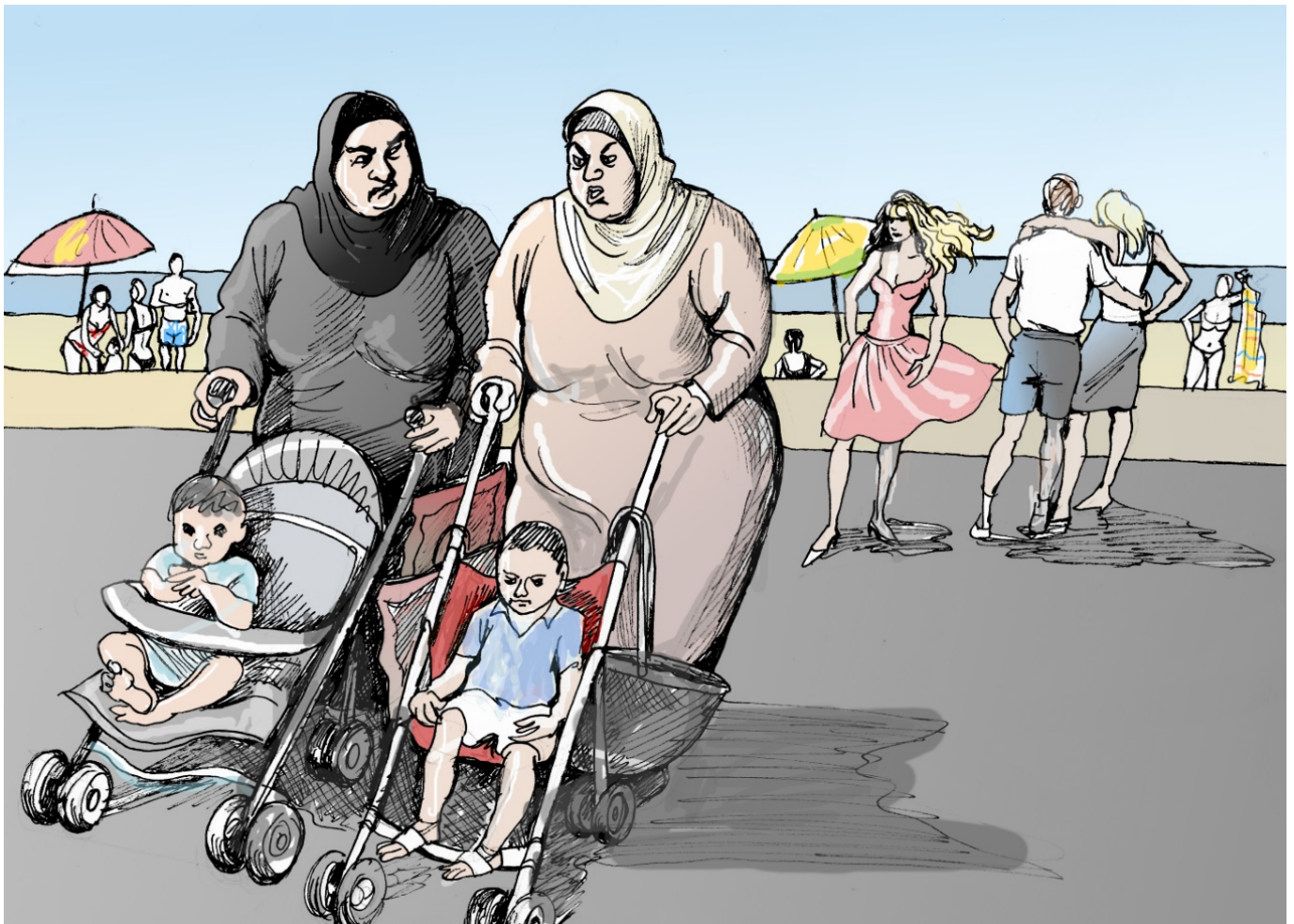


Brocante : une bâchée a osé m'adresser la parole !



C'est aujourd'hui la fête des cloches comme disent certains allemands pour éviter de blesser leurs « amis » musulmans. Est-ce une raison pour garder pour soi une propre blessure ?

Hier, comme tous les samedis de toute ma vie, je suis allée rendre visite à ma brocante préférée, installée dans une ancienne fabrique, en plein centre de Bruxelles. J'y allais déjà à 12 ans pour m'acheter des livres de poche à 20 centimes, je séchais les cours, me prétendant souffrante, pour y aller avec mon amie Roseline, elle voulant m'accompagner de peur que j'aie un malaise dans le tramway.

Tout cela pour vous expliquer qu'il s'agit bien là d'un lieu typiquement bruxellois. Jusqu'à ses plus profonds

soubassements. Fondé il y a presque cent ans par un bruxellois pour les bruxellois. On y rencontre des gens imaginatifs, inventifs qui d'une petite chose font une merveille, des étudiants qui s'installent à moindre prix, des artistes qui cherchent des encadrements, des ménagères des pots à confiture, des enfants des ballons de foot ou des poupées, et je connais tout le monde, le personnel (tous des bénévoles), les clients, on s'interpelle, certains, connaissant mes goûts, me réservent (ou me cachent) l'un ou l'autre objet, le quartier est envahi de bistrots, de restaurants, de boutiques tendance, ou l'expédition se termine le plus souvent. En deux mots : le bonheur. Pendant l'Avent, on y organise un marché de Noël qui sent bon les crêpes et le vin chaud.

J'ai lu dans une revue « l'endroit que tous les parisiens nous envient »

Depuis un certain temps (un temps certain !!) par malheur, ce lieu où tout n'est que calme, plaisir et volupté, est envahi d'une foule de colmatées 100%, aussi bruyantes qu'importunes et pas gênées pour un sou. Mal tolérables. Mille fois, j'ai pensé y renoncer. Impossible, mes racines les plus profondes protestent à grands cris. Autant me demander de quitter ma maison que j'adore et mon quartier si paisible.

Ces créatures plus monstrueuses que ridiculement affublées encomrent les rayons de vaisselle et hurlent continuellement. Toujours un portable à l'oreille. Parfaitement insupportables. Elles sentent. Elles schlinguent. Je vous le dis. S'interpellent sans cesse pour se montrer mutuellement des tasses ou des assiettes bordées de dorures et de motifs repoussants. Aux vêtements (j'y trouvais par exemple, des tissus pour faire des coussins assez géniaux), c'est bien clair, impossible d'entrer. Comme un grand-magasin le jour des soldes. Un océan de dérobées, de colmatées, de blindées du front, de matelassées du menton, de calfeutrées. Un souk. Tout cela pour expliquer que j'ai un problème majeur, un problème existentiel. Bien entendu, avec des poussettes qui gênent

rituellement le passage. Mais ce n'est pas tout.

Hier matin, accroupie devant les caisses d'outils anciens, à la recherche de vieilles poignées de porte ou de crochets en métal que j'affectionne particulièrement, l'une de ces caparaçonnées s'est carrément adressée à moi. Personnellement. Sans la moindre gêne. (C'est cela, on provoque et ensuite, on vient demander de l'aide ?) Où vivons-nous ? Dans un monde où les séquestrées du cabochon s'adressent aux gens normaux ? J'étais abasourdie. Elle brandissait un tube en plastique et voulait se renseigner de son utilité. N'aurais-je été choquée à ce point, je lui aurais répondu que je ne parle pas à une mise en berne, mais elle m'a prise au dépourvu. J'ai juste eu le temps de lancer « je n'en sais rien » et de filer.

Je n'étais pas préparée. Il faut toujours être préparé. J'aurais dû lui demander de quel droit elle s'adressait à moi !

(un peu comme si un bourreau demandait de l'aide à sa victime)

Un seul rayon reste immaculé et peut s'enorgueillir de ne jamais en voir la moindre : la librairie.

Anne Schubert